

nouvelles de l'aile gauche de l'armée de Mandchourie.

Le Peiho est pris, les communications maritimes avec Tientsin sont donc interrompues jusqu'à la fin de l'hiver. En général, la débâcle des glaces a lieu dans la première quinzaine de mars à l'embouchure du Peiho, et quelques semaines plus tard à Newchang, le port ouvert au commerce étranger qui serait, dit-on, l'objectif actuel des Japonais.

Mais les cours d'eau ne gèlent pas seuls dans cette partie du Céleste-Empire. Au commencement de janvier, la mer se couvre de glaces jusqu'à cinq mille au large, et, à la fin de ce même mois, une ceinture de glace de vingt à trente milles borde le littoral ouest du golfe du Petchili.

Pékin peut donc dormir en paix derrière cet abri infranchissable et travailler à la réorganisation de son armée; mais le revers de la médaille, c'est que, dans le Nord, on ne peut maintenant recevoir d'armes que par charrettes, en suivant la voie du Grand-Canal, lequel est gelé à petite distance du fleuve Bleu, ce qui fait que les transports vers Pékin sont très difficiles.

Malgré cela, l'amirauté anglaise a ordonné d'envoyer, aussi vite que possible, le croiseur *Latona* renforcer l'escadre britannique de Chine, que commande sir E. Freemantle. Le *Latona* est un croiseur de deuxième classe jaugeant 3,400 tonneaux, qui n'a pas encore servi dans des mers étrangères.

Crise en Bulgarie

Sofia, 10 décembre.

Une crise ministérielle vient d'éclater, par suite des dissentiments qui n'ont cessé de régner entre les deux fractions du ministère, c'est-à-dire le président Stoïlof et ses amis conservateurs et les libéraux-radicaux Radoslavof et Péchef.

Ces deux ministres ont donné leur démission pour protester spécialement contre la nomination d'une commission d'enquête parlementaire qui pourrait être appelée à faire comparaitre devant elle des hommes politiques faisant partie actuellement du cabinet.

La retraite de MM. Radoslavof et Péchef a décidé le ministère à se démettre en entier, et M. Stoïlof a annoncé cette détermination au Sobranié.

On croit que le nouveau cabinet sera constitué par M. Stoïlof, mais sans radicaux, avec des conservateurs, des unionistes et un zankoviste, probablement M. Danef.

Petites Nouvelles de l'Extérieur

BERLIN. — Cent trente élèves artificiers restent internés à la citadelle de Magdebourg. Plusieurs d'entre eux sont malades et un sous-officier est mort.

Le député socialiste Schmidt, poursuivi pour cause de diffamation, a refusé de comparaître devant la septième chambre du tribunal de Berlin en invoquant l'immunité parlementaire. Le ministère public a requis sa comparution même *manu militari*. Le tribunal a décidé qu'il ne pouvait pas donner suite aux réquisitions du substitut sans une autorisation du Reichstag.

HANOI. — On annonce la libération de Mme Chaillet, femme du contrôleur des douanes de Monkay, qui avait été enlevée, ainsi que sa fille, par les pirates, sur la frontière de Chine.

Mme Chaillet et sa fille sont bien portantes et déclarent avoir été bien traitées.

SAINT-PETERSBOURG. — Le général Gourko est nommé feld-maréchal général, à l'occasion de la fête de l'Empereur, en récompense des éminents services qu'il a rendus au souverain et à la patrie, notamment pendant la dernière guerre contre la Turquie.

Les insignes de l'ordre de Saint-Vladimir de 1^{re} classe sont conférés au général Obroutchef, chef de l'état-major général, en récompense du talent et du zèle avec lesquels il a perfectionné les forces militaires de la Russie.

Le grand-duc Serge est nommé membre du conseil de l'empire, en conservant le poste de gouverneur général de Moscou.

L'ÉLOGE DE GOUNOD

PAR THÉODORE DUBOIS

Il y a quelques jours — et pour se conformer à l'usage qui veut que chaque nouvel élu fasse dans un laps de temps déterminé une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur — M. Théodore Dubois a lu à l'Académie des beaux-arts son travail sur Charles Gounod.

Malheureusement, l'Académie des beaux-arts — on n'a jamais su pourquoi — tient ses séances à huis clos. Il en résulte qu'à part les confrères du lecteur, personne n'a connaissance de ces sortes d'éloges qui peuvent cependant présenter beaucoup d'intérêt.

Nous avons pu parcourir celui de Gounod, et nous avons essayé d'en résumer pour nos lecteurs les passages saillants. Certes, cet éloge était malaisé à écrire, car l'existence de l'auteur de *Faust* était connue depuis son enfance la plus tendre jusqu'à son dernier jour. Nous négligerons donc tous les détails biographiques qui n'apprendraient rien à personne, pour nous occuper de préférence de ce qui, dans cette étude consciencieuse, a rapport à l'homme, au penseur, à l'artiste.

En 1840, Gounod était à Rome. Que n'a-t-on pas dit contre le séjour des jeunes musiciens de la villa Médicis? « Le séjour de Rome ne complète pas l'éducation du jeune musicien dans la partie purement spéciale de la musique; mais les visions de tant de tableaux d'un particularisme si saisissant, à travers la buée d'or du ciel romain, — ce contraste puissant de ce vieux monde léthargique, mi-enseveli dans la poussière des siècles, avec le grandiose de la nouvelle cité catholique... (Comme on le voit, ceci ne date pas d'hier) donnent à l'âme du peintre, du musicien et du statuaire des impressions identiques que chacun écrira plus tard avec son outil particulier. »

Telles étaient les idées de Gounod. A Rome, il s'adonna surtout à l'étude et à la composition de la musique religieuse. Il étudia avec passion *Palestrina* et *Bach*, que, plus tard, il appela spirituellement: « Notre Saint-Père le Bach! »

Gounod eût, en quelque sorte, à Rome, un pied dans le sanctuaire, et l'autre, dans le monde.

Avec *Palestrina* et *Bach* son troisième dieu était *Mozart*, qui avait subjugué de bonne heure cette nature aimante, et pour lequel il a conservé un culte sans cesse grandissant.

A son retour en France, dit M. Th. Dubois, Gounod ne se doutait pas encore que son influence rayonnerait plus tard sur toute l'école contemporaine, et que tous, volontairement ou non, la subiraient, au point qu'à un certain moment on a pu dire que tous les musiciens eurent ce qu'on appelait alors « la crise de Gounod ». Mais il faut abrégé, et je dois me borner à ne citer que des jugements, des impressions, ou même des mots du maître disparu. Nous avons dit son admiration pour *Mozart*: *Don Juan* était sa Bible! « Cette partition, disait-il, a exercé sur toute ma vie l'influence d'une révélation. Elle a été, elle est restée pour moi une sorte d'incarnation de l'impeccabilité dramatique et musicale. Je la tiens pour une œuvre sans tache, d'une perfection sans intermittence. »

Il était devenu partisan déterminé des *libretti* en prose, et dans une préface écrite pour *Georges Dandin* et publiée en 1875, Gounod y soutient qu'au point de

vue de la composition musicale, la prose a sur le vers des avantages immenses, illimités. « En effet, la variété indéfinie des périodes en prose ouvre devant le musicien un horizon tout neuf qui le délivre de la monotonie et de l'uniformité. Là, l'indépendance et la liberté d'allure peuvent se concilier avec l'observation des grandes lois qui régissent la mesure périodique et les mille nuances de la prosodie. »

Ses mots heureux, imagés, flamboyants ne se comptent plus.

« L'artiste, disait-il, est une lyre vivante et consciente que le contact de la nature révèle à elle-même et fait vibrer. »

Parlant de la musique de *Palestrina*: « C'est de la musique *impassionnelle*, c'est l'infini-puissant et pourtant tranquille comme la ligne sans fin de la mer à l'horizon. » Parlant des musiciens: « *Beethoven* est le plus grand, *Mozart* est le plus haut! *Mozart* est dans le ciel et *Beethoven* y monte! Et pourtant ils sont égaux! *Salvez Bach!* c'est le Moïse de la musique! »

Et encore: « La sainteté, c'est une diaphanéité précélesté. — Les enfants, ce sont les roses du jardin de la vie. »

Je m'arrête, j'en laisse; mais la mine est si riche qu'on ne l'épuiserait jamais.

G. PELCA

LA PIERRE DE TOUCHE

Nous croyons qu'une spécialité pharmaceutique ne doit pas être préconisée et vendue sans l'indication de toutes les substances qui entrent dans sa fabrication, cette indication étant la seule garantie du malade.

C'est pourquoi nous répétons que l'iode, la kola, la coca, le quinquina, le tanin entrent, avec le phosphate de chaux, dans la composition du *Vin Désiles*, et médecins et malades voient, d'un coup d'œil, tout le parti thérapeutique qu'on peut tirer de cette composition même. La kola active et régularise la circulation; la coca calme les crises douloureuses de la digestion et rend l'assimilation plus complète; le tanin excite l'appétit; le quinquina ramène la température au degré voulu; l'iode tisse aux vaisseaux sanguins des tuniques névées; le phosphate de chaux apporte des éléments minéraux à l'édifice humain.

Dr Nadet.

A TRAVERS LA PRESSE

L'acquittement ou la mort

Notre confrère Tristan a écrit, sous ce titre, un article sensationnel dans le *Petit Journal*, à propos du procès du capitaine Dreyfus.

En voici les principaux passages:

Le conseil de guerre qui jugera mercredi le capitaine Dreyfus doit être le maître chez lui; pour que son indépendance soit complète aussi bien devant l'étranger que devant ses compatriotes, qui attendent de lui la vérité et la justice, nous avons montré l'importance capitale du huis clos. Les Allemands resteront sur la sellette, mais ils n'auront qu'à s'incliner. Et nous respecterons la sentence suprême.

L'opinion publique n'a point à se mêler dans les affaires du tribunal ni à sonder ni à influencer sa conscience; cependant, il est à propos de dégager les irrésistibles sentiments qui la dominent, le vœu qu'elle formule au fond de l'âme.

Pour l'opinion il n'y a pas d'alternative, de moyenne, d'à peu près, pas plus qu'elle n'admet de demi-mesure.

Où le capitaine Dreyfus a été faussement soupçonné, et alors elle impose l'acquittement réparateur.

Où le capitaine Dreyfus est un traître doublé d'un espion, et alors ce n'est pas une peine ordinaire, une transaction secondaire qui la satisfait.

C'est simplement la mort.

Il ne s'agit plus ici de biaiser et d'ergoter en invoquant des lacunes de législation, des insuffisances juridiques, des chicanes de texte: la vie d'un officier qui aurait mis au service de l'ennemi ses talents, ses connaissances, la confiance qu'il partageait avec tous ses camarades, n'est plus rien auprès du préjudice matériel, du mal moral dont il porte la charge écrasante devant l'indignation de sa patrie.

Nous croyons superflu et inconvenant de comparer les articles de loi divers sous le coup desquels tombe le crime de haute trahison; il ne nous appartient pas de discuter la valeur des armes efficaces que le Code militaire donne aux juges.

Ce que nous savons, c'est que personne, en dehors des habitués du Palais, ou de la poignée d'hommes passionnés qui ne voient dans la cause actuelle qu'un différend de parti et de caste, personne ne devinerait la signification d'un verdict bâtarde, incapable de soulager le cœur du peuple.

Un acquittement total étonnera peut-être ceux qui ne comprennent pas qu'une si formidable accusation ait été lancée sur des indications vagues; mais l'étonnement serait vite remplacé par des idées d'apaisement et d'oubli. Nul ne contestera la compétence et la droiture du conseil de guerre.

Une condamnation mitigée et toutes, sauf une seule, seraient anodines au prix du forfait contre lequel elle serait prononcée, ne produira que de l'agitation malsaine, de l'éternement et des récriminations déplorables; c'est une semence de désordre.

Ainsi donc que le conseil ne se méprenne pas sur ses immenses responsabilités; qu'il ait le courage absolu de ses opinions; qu'il ne se laisse dérouter ni dévoyer par aucune considération déplacée; qu'il absolve ou qu'il frappe; qu'il libère ou supprime; qu'il sauve l'infortuné d'une fatale erreur, ou qu'il délivre la patrie, l'armée d'un misérable qu'elles rejettent avec horreur.

Il n'y a pas d'échappatoires à côté ou en dehors. *L'acquittement ou la mort.*

Le livre du duc d'Uzès

M. Ledrain consacre, dans l'*Eclair*, un article des plus intéressants au livre publié par la duchesse d'Uzès avec les lettres de son fils mort en Afrique:

S'il était revenu en France, il aurait publié un livre sur les pays parcourus. Peut-être ce livre, où la composition littéraire eût eu trop de part, n'aurait-il pas valu, pour le penseur et le rêveur, ce volume que Mme la duchesse d'Uzès vient de déposer sur la tombe de son fils. Dans leurs longues descriptions, dans leurs grands déploiements de couleur, nos paysagistes et nos romanciers ne nous laissent plus rien à faire.

Il n'en est pas de même quand on lit les lettres de M. le duc d'Uzès. Quelle part il abandonne à l'esprit du lecteur! Et cependant, comme il nous parle exactement et avec bonne humeur du cortège exotique qui, la nuit, suit son vapeur. « Les hippopotames reniflaient autour de nous. » Les sommeils là-bas, sur le Congo ou sur l'Oubanghi, ne ressemblaient guère à ceux du château de Bonnelles et de l'hôtel des Champs-Élysées. C'est peint d'un trait rapide, et cependant cela suffit à notre imagination pour se représenter le bruit étrange et le troupeau des chevaux marins entourant la légère embarcation.

M. Jacques d'Uzès termine son réquisitoire en appelant « grand marchand, grand négrier, Léopold II, par la grâce de Dieu, roi des Belges et souverain de l'Etat indépendant du Congo ».

L'accusation est nette, elle est formulée par un témoin oculaire, par un monarchiste pas hostile du tout à la monarchie de Léopold, mais d'une absolue honnêteté et d'une humanité aussi grande que son courage. Il importe à l'Europe de connaître la réponse à une aussi formidable accusation.

Le témoin est irrécusable.

Les scandales de Marseille

On écrit de Marseille au *Figaro*, au sujet de l'affaire Delague:

M. Delague, conseiller municipal et ex-adjoint à la police, a été arrêté il y a trois jours. On avait tenu la chose secrète à cause des complications et des nombreuses complications.